

CHAPITRE II  
*Discours sur l'identité des choses*  
*ou*  
*La musique qui sort du vide*

Appuyé sur son accoudoir, le regard tourné vers le ciel, Tseu-ts'i, le maître de la Muraille-Sud, expirait son souffle dans un état de complet abandon. On eût dit qu'il avait quitté son corps.

— Qu'est-ce donc ? lui demanda peu après Yen-tch'eng Tseu-yeou qui se tenait debout à ses côtés. Peut-on rendre son corps semblable à du bois mort et son cœur à de la cendre éteinte ? Je vous ai souvent vu appuyé sur votre accoudoir, mais jamais de la sorte.

— Tu fais bien de poser la question. T'es-tu rendu compte que tout à l'heure j'avais perdu mon moi ? Sans doute as-tu entendu jouer les flûtes humaines, mais non les flûtes terrestres, et si tu as entendu les flûtes terrestres, tu n'auras certainement jamais entendu les flûtes célestes.

— Non, en effet, puis-je savoir de quoi il s'agit ?

— Cette large masse qu'est la terre respire, et sa respiration est ce que nous appelons le vent. Souvent, il reste au repos, mais sitôt qu'il se lève, toutes les cavités de la terre se mettent à hurler avec rage. Tu ne les as jamais entendu, ces mugissements, wouh, wouh ?

Les aspérités des montagnes ou certains arbres géants recèlent des orifices. Ils ressemblent à des narines, à des bouches, à des oreilles, à des godets, à des gobelets, à des mortiers, à des bassines, à des fosses — et cela gronde, gémit, mugit, rugit, râle, murmure, hulule et pleure. Ils entonnent de grands oh ! auxquels de grands ouh ! répondent. Petite harmonie quand souffle la brise, grandes orgues quand se déchaîne la tempête. Mais sitôt que les rafales cessent, alors les cavités se vident. As-tu surpris parfois comme toute la nature tremble et frémit ?

— Ainsi la musique terrestre sort de ces orifices de même que la musique humaine émane des tubes de bambou. Mais la musique céleste ? dit Tseu-yeou.

— Ah, la musique céleste, répondit Tseu-ts'i, elle souffle de mille façons différentes, mais de telle manière que chaque être exprime son moi, et que tous répondent spontanément à leurs inclinations. Mais qui donc les animent ?

Les grands esprits voient large, les petits mesquin, les grands discours embrassent et les petits excluent. Dans le sommeil les âmes se mêlent, en état de veille le corps s'ouvre. L'esprit se frotte au réel, s'y imbrique et lui livre jour après jour un dérisoire combat.

Indolents, retors, ou secrets, de petites appréhensions nous agitent, de grandes craintes nous étreignent. Prestes comme la détente de l'arbalète pour approuver ou condamner, nous nous montrons opiniâtres comme des conjurés dès lors qu'il s'agit de conserver l'avantage. Nos vies ressemblent aux jours déclinants de l'automne. Nous sommes tellement absorbés dans ce que nous faisons que nous ne pouvons faire retour sur nous-mêmes. Pourtant, au fur et à mesure que la vieillesse nous gagne, nous nous sentons de plus en plus opprimés, comme si nous étions pris dans un nœud coulant, et, pour finir, au seuil de la mort, notre vieux cœur fatigué ne verra jamais à nouveau la lumière.

Plaisir et colère, joie et tristesse, souci, regret, caprice, appréhension, coquetterie, indolence, impudeur, vanité — musique qui sort du vide, fermentation produite par la

vapeur —, alternent comme le jour et la nuit sans que nous sachions ce qui les fait éclore, bien que cela se passe sous nos yeux !

Assez ! Assez ! Jours et nuits nous les subissons sans même savoir d'où ils naissent !

Toutefois, sans eux pas de moi, mais sans moi ils ne pourraient avoir lieu. Cela nous est infiniment proche, sans que pour autant nous puissions en comprendre la cause. C'est un peu comme s'il y avait un marionnettiste dont la présence nous resterait invisible. Il produit des manifestations sensibles, mais nous ne voyons pas ses mains.

Mon cher corps, tu as en tout : cent jointures, neuf orifices et six viscères. Lequel de tes organes m'est le plus cher ? Tu les aimes tous pareil ou bien n'as-tu pas une petite préférence ? Sont-ils comme tes valets ou tes servantes ? Mais des larbins sont incapables de se diriger. Alors seraient-ils maîtres et serviteurs à tour de rôle ? Ou bien y a-t-il un vrai chef qui dirige tout ça ? Mais à vrai dire, que je trouve ou non la bonne réponse, cela ne changera rien à la réalité.

Après avoir reçu sa forme faite, chacun la conserve jusqu'au bout de son existence ; elle se heurte aux choses et s'émousse à leur contact, si bien que le voyage est rapide comme le galop d'un coursier que nul ne peut arrêter. Quelle tristesse ! On se démène sans succès, on s'exténue pour de pitoyables résultats, on s'affaire sans rime ni raison. Lamentable ! Une telle vie qu'on appelle le contraire de la mort mérite-t-elle vraiment le nom de vie ? Notre corps vieillit et notre esprit avec, ce qui est encore plus triste. Est-ce la vie de l'homme en général qui est une duperie ou est-ce moi seulement qui suis dans l'erreur, alors que les autres sont dans le vrai ?

Si chacun prenait son esprit fait pour maître, qui donc se trouverait sans maître ? Est-il nécessaire de savoir se décharger sur lui, afin qu'il procède à ses propres choix, pour s'en trouver pourvu, car après tout le sot lui-même se confie à son autorité. À la vérité, dire qu'il est possible d'établir des jugements de valeur avant que les idées préconçues n'aient déformé notre esprit serait comme de prétendre, à la façon d'un sophiste, « être parti aujourd'hui pour Yue alors qu'on y est arrivé hier ». C'est faire passer le vrai pour le faux et le faux pour le vrai ; ce genre de raisonnement aurait semé le trouble dans l'esprit d'un homme aussi remarquable que Yu le Grand, à plus forte raison dans le mien !

Parler n'est pas simplement produire un son. Car il y a des paroles dans la parole. Néanmoins, quand ce dont on parle n'est pas déterminé, peut-on dire qu'on a parlé ou bien alors n'a-t-on rien dit ? L'on considère que le langage humain est différent du gazouillis des oiseaux, mais peut-on les distinguer ou bien ne peut-on pas les distinguer ?

Se peut-il que la Voie s'obscurcisse au point de laisser la place à la dichotomie entre le vrai et le faux ; se peut-il que la parole s'obscurcisse au point de laisser la place à l'opposition entre affirmation et négation ? Se peut-il que la Voie puisse cesser d'être ? Se peut-il que le langage puisse subsister et que tout soit faux ? La Voie s'altère dans les réalisations partielles, le Verbe dans les fleurs de la rhétorique. Ainsi se développent les querelles entre confucianistes et mohistes, entre mohistes et sectateurs de Yang Tchou, entre sectateurs de Yang Tchou et confucianistes. Les uns tiennent pour vrai ce que les autres tiennent pour faux et inversement. Plutôt que de défendre l'un ou l'autre de ces points de vue, le mieux est de marcher sur les mains pour remettre le monde à l'endroit et de revenir à l'illumination.

Il n'y a pas de chose qui ne soit un « cela » ; mais en même temps il n'est chose qui ne soit un « ceci ». Mais je ne puis concevoir le point de vue du « cela » ; je ne connais qu'à partir du « ceci ». C'est pourquoi je dis que tout « cela » naît du « ceci » et que tout « ceci » suppose un « cela ». De là découle la théorie de l'engendrement réciproque du

« ceci » et du « cela ». Au moment où nous naissons nous sommes déjà moribonds, moribonds nous sommes encore des nouveaux-nés ; en vérité notre linceul nous sert de langes, nous pourrions tout aussi vagir dans la tombe qu'au berceau. Toute dénomination juste est en même temps fausse et, réciproquement, toute dénomination fausse est en même temps juste. Si bien que toute qualification est à la fois juste et fausse et fausse et juste. C'est pourquoi le sage ne s'abandonne pas au prestige fallacieux des mots, mais se laissant illuminer par le Ciel, il se conforme aux circonstances. Tout « ceci » est donc aussi un « cela », tout « cela » un « ceci ». Tout « cela » détermine un ensemble d'affirmations et de négations, de même que tout « ceci » détermine son propre ensemble de négations et d'affirmations. Le lieu où le « ceci » et le « cela » se rencontrent plus leur contraire constitue le pivot du Tao. Sitôt que celui-ci s'est logé dans son gond, on peut répondre à l'infinité des cas, soit par la série inépuisable des affirmations, soit par la série inépuisable des négations. C'est pourquoi j'ai dit que le mieux était encore de revenir à l'intuition.

En effet, vouloir démontrer à partir de l'idée en soi que l'idée pour soi n'est point l'idée-en-elle-même, vaut moins que de démontrer, en partant de la non-idée, que l'idée-dans-la-chose n'est pas l'idée-en-elle-même. De la même façon démontrer à partir de l'idée de cheval-en-général qu'un cheval blanc n'est pas un cheval vaut moins que de démontrer en partant de l'idée de non-cheval en particulier que tout cheval est un cheval blanc en général. Car en vérité du point de vue de l'unité suprême, l'univers n'est qu'une idée et l'empire qu'un cheval !

Le Tao s'accomplit en se pratiquant ; les choses sont telles en étant nommées. Comment donc sont-elles telles ? Elles sont telles en étant telles qu'elles-mêmes. Et comment ne sont-elles pas telles ? Elles ne sont pas telles en étant différentes d'elles-mêmes. En quoi dit-on que quelque chose est admissible ou non ? Selon qu'il se conforme au critère du possible ou de l'impossible, il sera décrété admissible ou non. Ainsi donc d'une manière ou d'une autre, toute chose est telle, toute chose est possible. Il n'y a en vérité aucune différence entre la plus belle des femmes et le pire des laiderons, entre un brin d'herbe et une colonne du temple, parce que gigantesques, belles, trompeuses ou étranges, toutes les choses obéissent à un principe commun qui les rassemblent dans une seule et même unité. Toute division entraîne un accomplissement, tout accomplissement signifie destruction. Mais en réalité les choses ne connaissent ni accomplissement ni dissolution puisqu'elles font retour à la totalité. Seul celui qui possède une compréhension intime des êtres peut saisir cette fusion. Sans ouvrir, il se confie à la multitude des manœuvres. Les manœuvres œuvrent, œuvrant ils accomplissent leur ouvrage, tout ouvrage est acquis. Lorsqu'il y a acquis, on y est presque. Suivre le cours des choses et achever son œuvre sans même en avoir conscience, tel est, pour moi, le mode de fonctionnement des choses. Tandis que fatiguer son esprit à distinguer les choses une à une sans voir qu'elles sont identiques c'est ce que j'appelle « trois le matin ». Qu'est-ce que ça veut dire ? Eh bien ceci :

Un éleveur de singes dit un jour à ses pensionnaires en leur distribuant leurs châtaignes : « Désormais vous en aurez trois le matin et quatre le soir. » Fureur chez les singes. « Bon alors, fait l'homme, ce sera quatre le matin et trois le soir. » Et les singes de manifester leur contentement.

Bien que rien ne fût changé de la réalité ni de sa désignation, l'homme sut provoquer tour à tour la colère et la joie. C'est cela suivre le cours des choses. C'est pourquoi le sage instaure la concorde grâce à un usage judicieux de l'affirmation et de la négation et se laisse porter par le mouvement céleste. Voilà ce qui s'appelle opter pour l'ambivalence.

Les hommes de l'Antiquité sont parvenus au point extrême de la connaissance. Quel point extrême ? Certains ont pensé qu'il n'y a jamais eu de choses. C'est là le sommet, le *nec le plus ultra*. Rien à ajouter. D'autres ont soutenu qu'il y a des choses mais qu'il n'y a jamais eu de limites ; d'autres enfin ont jugé qu'il existait des limites mais pas d'opposition entre le vrai et le faux. L'apparition de la distinction entre vrai et faux a sonné le glas du Tao. Et avec la ruine du Tao, l'amour-propre a prospéré. Qu'est-ce que l'alternative entre accomplissement et non-accomplissement ? Qu'est-ce que l'absence d'alternative entre les deux ? Il y a alternative entre accomplissement et non-accomplissement lorsque Maître Tchao frappe les cordes de sa cithare ; il n'y a pas d'alternative lorsqu'il cesse de jouer. Tchao Wen en pinçant les cordes de sa cithare, K'ouang, le maître de musique aveugle, en marquant le rythme de sa baguette, Maître Houei en pérorant du haut de sa chaire, ces trois maîtres donc ont poussé leur art à son point de plus haute perfection et se sont ainsi rendus célèbres auprès des générations ultérieures. Mais leur talent leur servit surtout à se distinguer d'autrui, car pour ce qui est d'éclairer leurs semblables, un tel art ne pouvait servir à cette fin, et pourtant c'est ce qu'ils cherchèrent à faire. Ainsi Houei Cheu a-t-il fini par sombrer dans l'obscurité avec ses distinctions entre le blanc et le dur, et le fils de Tchao Wen eut beau vouloir continuer la carrière de son père, il ne parvint jamais à atteindre sa virtuosité. Si l'on prétend que ces gens-là connurent la réussite, alors moi aussi ! Mais d'un autre côté, si on leur dénie tout mérite, alors ni moi ni personne n'aura jamais aucun mérite. Le saint se méfie de tout éclat louche et trouble, préférant ne pas œuvrer pour en confier le soin aux ouvriers, c'est ce que j'appelle avoir recours à l'illumination.

Maintenant j'aimerais hasarder une hypothèse dont je ne sais si elle est conforme à la vérité ou non. Conforme ou pas, elle est néanmoins conforme à quelque chose, dans la mesure où différente de « ceci », elle ne le sera pas de « cela ». Quoi qu'il en soit, lançons-nous et hasardons donc :

Il y a le commencement, il y a ce qui n'a pas commencé de commencer ; il y a ce qui n'a pas encore commencé de ne pas commencer. Il y a l'être, il y a le non-être. Il y a ce qui n'a pas commencé à ne pas être, il y a ce qui n'a pas commencé à ne pas être de ne pas être. Dans toutes les assertions précédentes, bien que j'aie parlé de l'être et du non-être, je ne sais pas lesquelles désignent l'être et le non-être, lesquelles traitent de ce qui est, lesquelles de ce qui n'est pas. Ainsi je viens de préférer des phrases. Mais sont-elles vraiment des phrases ou n'en sont-elles pas vraiment ?

Rien n'est plus vaste que la pointe d'un cheveu, même le mont T'ai-chan paraît petit en comparaison, nul n'a une plus grande longévité qu'un enfant mort-né, même P'eng-tsou est mort jeune à côté. L'univers existe en même temps que moi-même et je fais un avec les dix mille êtres.

À partir du moment où j'instaure le Un, en ai-je déjà parlé ? Mais une fois que j'ai dit « le Un est », puis-je encore dire que je n'en ai pas parlé ? Le Un non nommé et le Un qui est nommé, dédoublés, forment deux éléments ; ces deux derniers en s'additionnant forment une troisième unité. À partir de là, même le plus habile calculateur ne pourra arriver au bout du compte.

Quand on pense que pour aller du non-être à l'être on est déjà arrivé à compter jusqu'à trois, que dire lorsqu'on va de l'être à l'être ! Le mieux est de s'en abstenir et de laisser faire la nature des nombres en suspendant son action.

Bien que le réel lui-même n'ait pas de limites et que la parole ne soit pas constante, ce sont eux qui créent les bornes et les limites. Quelles sont-elles donc, me direz-vous ? Il y a la droite et la gauche, il y a les catégories et les jugements, il y a les divisions et les distinctions, il y a les antagonismes et les disputes — tels sont les huit pouvoirs de la

pensée. Ce qui est en dehors des bornes du monde, le saint l'a présent à l'esprit, mais se garde d'en disserter ; ce qui se trouve compris dans les bornes du monde, le sage en disserte sans porter de jugement. Il porte des jugements sur les événements consignés dans les annales historiques et les documents traitant des faits et gestes des anciens rois, mais s'abstient d'entrer dans des débats pour établir des distinctions. Dans toute division, il reste du non divisé, quand on distingue, il reste du non distingué. Qu'est-ce donc, me direz-vous ? Je répondrai : c'est ce que le sage garde en son for intérieur et ce dont le vulgaire dispute âprement, chacun cherchant à se faire valoir. C'est pourquoi je dis : disputer c'est ne rien voir.

Le Tao n'a pas de nom, l'éloquence se passe de mots, la bonté n'est pas charitable, la probité est sans raideur, la vaillance n'est pas violente.

Un Tao manifeste n'est pas le Tao ; une parole diserte n'atteint pas l'auditeur, une bonté constante fatigue, une probité trop pure n'inspire pas confiance, une vaillance violente n'arrive à rien. De telles vertus sont comme des cercles qui voudraient être carrés. S'abstenir de chercher à connaître ce que la connaissance ne peut connaître, voilà le mieux. Qui connaît l'éloquence sans paroles et le discours muet, qui vraiment les connaît, atteint au trésor du Ciel. Il s'emplit sans jamais déborder, il se déverse sans jamais se vider, sans que l'on puisse en comprendre le processus. C'est ce qui s'appelle masquer sa lumière.

Yao déclara à Chouen :

— Je voudrais châtier les Tsong, les K'ouai et les Hsiu-ngao, mais cela me gâche le plaisir de régner. Pourquoi donc ?

— Ces trois misérables peuplades vivent encore dans les bois, se peut-il que leur destruction puisse troubler votre quiétude ? Jadis dix soleils apparurent ensemble dans le ciel et la terre entière en fut illuminée. L'efficacité de la vertu ne surpasse-t-elle pas celle du soleil ?

Édenté demanda à Wang Pivot-du-Ciel :

— Savez-vous s'il existe quelque chose qui fasse l'unanimité ?

— Comment le saurais-je ?

— Savez-vous ce que vous ne savez pas ?

— Comment le saurais-je ?

— Alors, on ne peut rien savoir de rien ?

— Comment le saurais-je ? Néanmoins, je vais essayer de te faire comprendre mon point de vue. Comment savoir si ce que j'appelle connaître est en réalité ne pas connaître et ce que j'appelle ne pas connaître est en réalité connaître ? Permets-moi de te poser une question : lorsqu'on dort dans un lieu humide on attrape un lumbago et on a les membres tout ankylosés, mais en sera-t-il de même pour une anguille ? Juché en haut d'un arbre un homme tremble de frayeur, mais il n'en est rien pour un singe. Lequel de ces trois êtres sait ce qu'est la demeure idéale ? L'homme se nourrit de la viande des animaux domestiques, le cerf d'herbe, la scolopendre se régale d'orvets et le hibou de rats, lequel des quatre a le meilleur palais ? Le singe fait de la guenon sa compagne, la biche s'accouple avec le cerf, l'anguille fraie avec les poissons ; les hommes considèrent Hsi-che et dame Li comme les plus belles des femmes, et pourtant à leur vue les poissons s'enfoncent dans les eaux, les oiseaux s'élancent dans les airs et les tigres se poulèchent les babines, ne voyant en elles qu'un amas de chair fraîche. Laquelle de ces quatre

espèces détient la vérité concernant la beauté idéale ? C'est ce qui me fait dire que, tout bien considéré, les distinctions entre justice et charité, entre bien et mal, ne font que semer le désordre et la confusion. Je ne veux absolument pas entrer dans ces arguties.

— Mais, s'inquiéta Édenté, si vous êtes incapable de savoir ce qui est profitable ou non, cela veut-il dire que l'homme accompli doit lui aussi l'ignorer ?

Pivot-du-Ciel répondit :

— L'homme accompli est divin. Toute la campagne peut s'embraser sans qu'il en sente la chaleur, le fleuve Jaune et la Han peuvent geler sans qu'il ressente le froid. L'éclair peut fendre la montagne, le vent soulever l'océan sans qu'il en éprouve de la frayeur. Un tel homme chevauche les nuages, monte le soleil et la lune, et s'ébat en dehors des bornes de l'univers, vie et mort sont sans effet sur lui. Que lui importe donc ce qui est profitable ou non ?

Pie Joyeuse demanda au maître du Grand Catalpa :

— Mon maître soutient que tous ces propos selon lesquels le saint ne se laisse asservir par aucune tâche, ne recherche pas son intérêt ni n'évite ce qui lui est préjudiciable, ne se réjouit pas d'être sollicité ni ne s'engage sur le chemin des honneurs, considère que la parole est silence et le silence parole, car il déambule loin de la poussière, ne sont que des fariboles. Pourtant j'estime, moi, que c'est là une doctrine admirable. Qu'en pensez-vous, maître ?

Le maître du Grand Catalpa répondit :

— Comment cet âne de Confucius pourrait-il comprendre quoi que ce soit à des matières qui laissèrent perplexe l'Empereur Jaune lui-même ? Mais toi, tu me sembles bien impatient. Tu vois un œuf, et tu penses au coq qui saluera le lever du jour ! L'arbalète te fait déjà te poulécher les babines en imaginant les cailles rôties ! Voilà, je vais chercher à t'expliquer les choses par une divagation, sache toi aussi divaguer en m'écoutant si tu veux pénétrer le sens profond de mes paroles. Côté le soleil et la lune, étreins le temps et l'espace, fusionne dans leur totalité, dissous-toi dans leur obscurité fluctuante, et tu ne feras plus la distinction entre les esclaves et les nobles ! La foule est affairée, industrielle, seul le saint semble idiot et bouché ! Fais coïncider tous les temps et tous les mondes dans la pureté absolue de l'Un, sache pétrir la totalité des créatures dans la seule et même réalité de leur être ! Qu'est-ce qui me dit que ce n'est pas une erreur que d'aimer la vie ? Comment savoir si avoir peur de la mort n'est pas comme ne plus connaître le chemin de sa maison pour avoir été trop tôt séparé des siens ? Dame Li, la fille du préposé aux bornages d'Armoise, versa toutes les larmes de son corps quand le prince de Tsin la conduisit en ses États pour en faire sa femme. Mais après avoir pénétré dans le palais, partagé la couche royale, goûté aux viandes tendres et grasses, elle regretta ses pleurs. Qui nous dit qu'une fois morts nous ne regretterons pas notre attachement à la vie ? Qui a rêvé de viandes et de vin pleure au réveil, mais qui a pleuré dans son rêve, bien souvent, part joyeux à la chasse. Nul ne sait, au moment où il rêve, que son rêve est un rêve et non pas la réalité. Il arrive même que, dans un rêve, on tire les horoscopes des rêves. Ce n'est qu'au réveil que l'on comprend que ces rêves eux-mêmes étaient rêvés. Ce n'est qu'à l'issue du Grand Réveil que nous réaliserons que nous nous éveillons d'un long sommeil traversé de cauchemars. Seuls les sots demeurent persuadés qu'ils sont toujours en état de veille, jusqu'au moment où, soudain, la Grande Transformation les décille ! Prince ou vacher, n'est-ce pas la seule chose d'assurée ? Confucius et toi n'êtes que des rêves. Et moi qui vaticine ainsi sur le rêve, qui sait si je ne suis pas tout simplement en train de rêver, à moins que je ne sois le rêve d'un autre.

Toutes mes paroles sont des énigmes que seul peut-être un grand sage, d'ici des milliers de générations, parviendra à déchiffrer. Mais ce ne sera là qu'une rencontre de hasard.

Supposons que nous ayons une discussion. Tu as le dessus sur moi et je n'ai donc pas pu l'emporter sur toi. Cela signifie-t-il que tu as raison et que j'ai tort ? Si je l'emporte sur toi et que tu es vaincu dans la discussion, cela signifie-t-il que j'ai raison et que tu as tort ? Qui est dans le vrai, qui est dans l'erreur ? Se peut-il que tous les deux nous soyons dans le vrai ou tous les deux dans l'erreur ? Ni toi ni moi ne pouvons le savoir et une tierce personne serait tout aussi démunie. En effet, qui donc pourrait nous départager ? Quelqu'un qui serait de ton avis ? Étant de ton avis il ne pourrait juger avec impartialité. Quelqu'un qui serait du mien ? Étant du mien, il ne pourrait juger sainement. Quelqu'un qui ne serait d'accord avec aucun d'entre nous ? Mais étant d'une opinion différente, il ne pourrait lui-même décider objectivement. Ainsi, si ni toi, ni moi, ni un tiers ne pouvons savoir qui est dans le vrai, faut-il que nous ayons tous les trois de nouveau recours à un autre, mais à qui donc ?

Que veut dire « se mettre en harmonie avec le pivot céleste » ? Je dirai ceci : Quand il s'agit de discuter de ce qui est et de ce qui n'est pas, ou de décider si une chose est ainsi plutôt qu'autrement, en approuvant ce que l'autre approuve, il devient impossible de faire la distinction entre le vrai et le faux bien qu'ils soient distincts ; en disant que cela est ainsi quand l'autre juge que c'est ainsi, il devient impossible de discerner entre ce qui est ainsi et ce qui ne l'est pas, même s'ils sont différents. Les modulations des voix semblent dépendre les unes des autres, mais c'est comme si elles soliloquaient.

Qui sait se mettre en harmonie avec le pivot céleste en se montrant toujours conforme, en étant perpétuellement fluctuant, parviendra au terme naturel de son existence. C'est en oubliant les années qui passent et le sens de toute chose que l'on arrive à se fixer dans l'illimité et à en faire son logis.

Évanescence des Images demanda à l'Ombre :

— Tout à l'heure tu étais en mouvement, et maintenant tu t'arrêtes ; tout à l'heure tu étais assise et maintenant tu te redresses, comment se fait-il que tu n'aies pas de posture fixe ?

— C'est que, sans doute, répondit l'Ombre, celui dont je dépends est ainsi fait ; et qui sait s'il n'en va pas de même pour celui dont dépend celui dont je dépends. Je suis dans le même rapport de subordination vis-à-vis de la forme qui me donne existence que la peau du serpent ou la mue de la cigale. Comment saurais-je pourquoi il en est ainsi plutôt qu'autrement ?

Un jour Tchouang Tcheou rêva qu'il était un papillon froufrouant, qui, tout à sa joie, donnait libre cours à ses désirs, sans savoir qu'il était Tchouang Tcheou ; puis, brusquement, il s'éveilla, retrouvant la lourdeur de son corps ; il se demanda s'il était Tchouang Tcheou qui avait rêvé qu'il était un papillon ou un papillon qui se rêvait Tchouang Tcheou.

Il y a certainement une différence entre Tchouang Tcheou et un papillon ; mais tel est l'effet de la transformation des êtres.